

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1932

Discours prononcé par M. Jean ZEVACO, Professeur de Sixième

Mesdames,
Messieurs,
Mes chers Amis,

« Fils d'Hippocrinos, Hermogène, un vieux proverbe dit que « les belles choses sont difficiles » quand il s'agit d'en comprendre la nature. Et, en particulier, comprendre le langage n'est pas une petite affaire. » Ainsi s'exprime Socrate, dans le *Cratyle*.

Où donc voit-il le mystère ? On parle. L'air vibre, modulation légère que l'oreille recueille. Là, résonne une membrane, un nerf s'ébranle, ici, plus loin, une cellule nerveuse s'émeut, et voici la merveille : le son devient image, l'image auditive se métamorphose en image verbale, éveille en celui qui écoute ou une représentation ou une émotion, suscite des images motrices, incline à répondre. Entendre, c'est déjà parler. Articulée ou intérieure, que sera cette parole ? Le drame du dialogue commence : promptitude à répondre, ou lenteur, déçoit ou irrite. Que de malentendus, que de rivalités, que de haines naissent ainsi ! Les hommes s'entr'égorgent pour des mots qu'ils n'ont pas compris. Communier par la parole n'est ni simple ni ordinaire. Le commerce des hommes est chose trompeuse : bavard, on n'écoute que soi, taciturne, on poursuit une vision colorée de son propre désir. Allons plus loin. L'ordre des mots, le ton changent le discours. Dites avec un autre accent, les mêmes paroles n'ont plus le même écho. Sous l'identité des termes, quelle différence entre la philosophie du Portique et la doctrine du Christ ! A la note la plus fondamentale du mot le plus commun, nature ou amour, s'ajoutent de telles harmoniques que le mot prend une résonance nouvelle, éveille et propage un sentiment inconnu : amour des hommes, sentiment de la nature. Socrate dit vrai : le don de la parole est mystérieux ; il existe un art de converser, d'agrèer, d'enseigner.

Combien plus difficile encore la science du langage ! N'admire-t-on pas que, de toutes les sciences, elle soit la dernière venue ? que rien n'ait été si pénible à concevoir, à réaliser, quand rien n'était si nécessaire ? Comment écrire l'histoire de l'humanité, si cette histoire suppose, dès l'origine, le langage, et qu'on ignore la formation du langage, son développement, son rôle, son importance dans les lentes et vénérables conquêtes des hommes ? Que d'illusions, que d'erreurs entretient une telle ignorance ! Que de fausses idées, que de faux problèmes où s'égare la recherche ! Longtemps on ne sut où trouver l'objet de cette science. Serait-ce dans la vibration ? dans l'image verbale ? dans la communion des interlocuteurs ? Serve des sciences qui étudient les sociétés, l'âme, le corps, le monde, cette connaissance ne pouvait prétendre à l'indépendance ; n'ayant pas d'objet, elle ne parvenait pas à se donner une méthode. Un jour, par l'étude du grec et du latin, il fut possible de refaire le lent et obscur voyage que les mots avaient parcouru à travers les siècles. Dans une langue sacrée de l'Inde, le sanskrit, on retrouva leurs lointains ancêtres, on retraça de façon générale mais précise,

l'évolution des sons, des mots et des sens. De nouvelles disciplines, phonétique, morphologie, sémantique, aux frontières mouvantes, s'accordèrent sur l'objet et la méthode, formèrent une doctrine, et la science du langage naquit, la linguistique.

Qu'apporte-t-elle de vrai ? Comment décrit-elle l'histoire du langage ? Nous aide-t-elle à nous connaître, à mieux comprendre le progrès de la civilisation ? Je voudrais le montrer.

Quand l'homme n'avait du monde qu'une vue incertaine ; que son corps mimait ses sentiments et que, touché d'émotions diverses, ou charmé ou surpris ou inquiet ou déçu, l'homme ne savait ce que c'était que déception, inquiétude, surprise ou charme ; que tout, dans ce changeant décor, lui échappait et que, tourmenté de crainte vague ou empli d'insatiable désir, il s'échappait à soi-même ; il se jouait entre l'univers et lui un drame insoupçonné. Dans sa conscience éphémère, passaient, en théories fugitives, les images lugubres ou éblouissantes. Sous l'herbe qui ondule, dans le feuillage frémissant, dans la plainte du vent, ce qui le frappait d'abord et le sollicitait, ce n'étaient ni le vent, ni le feuillage, ni l'herbe, mais l'ondulation, le fréuissement, la plainte. Elles retentissaient en lui, parcouraient son corps d'horreur, l'incitaient à crier son épouvante ou sa joie. La source du langage fut moins dans la raison que dans le sentiment. Sans expérience de la causalité, trop occupé de vivre pour philosopher, l'homme nomma les actions, où il avait intérêt, et le premier mot qu'il créa fut sans doute le verbe, mot d'une étonnante richesse, à en juger par les langues anciennes où le verbe excelle à exprimer les nuances de l'action. L'homme, cependant, s'émerveille du spectacle du monde : dans leur fraîche et jeune nouveauté brillent les choses ; il les contemple, leur prête une âme semblable à la sienne, en fait des substances, sources et causes de mouvements et d'actions, et les verbes, perdant le mouvement pour recevoir l'être, deviennent des substantifs. Eveillée par le spectacle, la curiosité, ou soif de connaître, pousse l'homme à observer : sous ses yeux ravis, les substances sont en perpétuelle métamorphose ; il en découvre les qualités ; le substantif renonce à l'être pour fixer l'apparence ; respectueux de la substance, il s'efface devant elle. Le mot qui nomme l'accident et console de ne pas atteindre à l'essence des choses, l'adjectif est né. Analogies ou correspondances, l'imagination ne cesse d'établir entre les choses des rapports nouveaux. Les comparaisons voient le jour, innombrables. Le discours est métaphore, image et figure de l'univers.

Que restait-il à faire ? Car le mot demeurait phrase ; les phrases, juxtapositions de mots. L'homme, ingénieux, relia les mots, subordonna les phrases. Le sentiment de la relation y suffit d'abord ; puis, le lien concret perdit toute valeur affective ; il y eut des mots pour l'expression des rapports, et la langue, œuvre du sentiment et de la raison, se trouva créée, la langue, première science de l'homme.

Plus tard, l'écriture, image de la pensée, puis analyse des sons, fixa la parole. La langue eut alors un étrange destin : elle devint une technique, la magie, un savoir, la rhétorique. Ce moment est solennel dans l'histoire. Ignorant que la nature obéit à des lois, l'homme la voulait plier à son caprice ; il crut au pouvoir surnaturel des mots, à la vertu enchanteresse du langage. La formule magique a plus de force que de sens. Incantation ou exorcisme, le charme est efficace ; les choses le comprennent et s'y soumettent. Qui possède le mot, possède la chose ; qui redoute la chose, tait le mot. Le scrupule, c'est la crainte de se tromper sur le mot. La piété commence par le formalisme. Autour de cette puissance mystérieuse de la parole, religions et sociétés s'organisent. Par la parole, les dieux créent les mondes. Révélation,

oracles, divination, prophéties sont les confidences que les dieux font aux hommes, les secrets que les hommes arrachent aux dieux. La prière oblige, l'adjuration assujettit. A la voix d'Amphion et d'Orphée, les cités se bâtissent d'elles-mêmes. Lycurgue, Solon, Moïse, Numa Pompilius donnent des lois, car le législateur est démiurge, la loi, parole de Dieu ; et ainsi s'instaurent doctrines et régimes d'autorité.

A l'aube de la civilisation hellénique, il se produit une révolution dans les mœurs et les idées. Les sophistes inventent la grammaire et rédigent un art de la parole. Ils enseignent à faire triompher la mauvaise cause de la bonne, à perdre l'innocent, à sauver le coupable, et, par eux, triomphent, en politique, le cynisme, en rhétorique, la virtuosité. Dans une société fondée sur la tradition, ils sèment l'inquiétude ; ils font œuvre de mort, car le mensonge et la duplicité ruinent la société et la raison. Une épouvante se répand dans Athènes. En vain, Socrate lutte-t-il contre les sophistes, sur leur terrain, avec leurs propres armes ; l'ironie exaspère les mécontents. Aristophane l'emporte, Socrate boit la cigüe. La rhétorique poursuit son œuvre de séduction, de corruption. La dialectique de Platon, qui substitue à l'art des mots la découverte des idées, conduit à un monde inaccessible. Aristote prétend à une discipline du discours ; la théorie du syllogisme ne dénoue pas la crise provoquée par les sophistes, car, supposant les principes accordés, le syllogisme n'est qu'une forme d'autorité.

Ni la magie, ni la grammaire, ni la rhétorique, ni la logique ne conduisent à la vérité. La philosophie du langage, viciée par la logique et la grammaire, fortes d'avoir servi de modèle au géomètre Euclide, au naturaliste Cuvier, n'arrive pas à vaincre l'erreur. Seules, l'ont pu la géométrie analytique de Descartes, le transformisme de Lamarck. Persuadés que grammaire et logique sont dupes l'une de l'autre, les théoriciens du langage ont secoué le joug. Les meilleurs d'entre eux affirment, chez nous, que notre grammaire bâtie au XVII^e et au XVIII^e siècles, par des disciples d'Aristote, coulée dans le moule des grammaires grecque et latine, est chose fautive et morte. Croyons-les. Notre nomenclature ne répond plus aux faits ; elle donne de la structure de notre langue une idée inexacte ; elle rend notre enseignement stérile ; il faut la refondre. Imitons les linguistes modernes. Donnons la vie à notre doctrine. Allons, avec eux, non plus de la forme aux idées, mais de l'idée aux formes qui l'expriment. Libérons la pensée. Le vieil édifice de la scolastique est tombé en poudre. Mettons fin à un esclavage séculaire. La pensée déborde la langue ; il n'y a pas de lois immanentes au langage, qui la maintiennent prisonnière dans des catégories grammaticales, divisions commodes mais artificielles d'une logique périmée.

Au terme de cette analyse, la langue ne paraît plus comme un art de raisonner, comme une mystique de la nature. Elle n'est que l'utilisation de la parole. Observez l'enfant. A peine assemble-t-il des mots, qu'il cède à leur griserie, qu'il se berce de contes, touchante et aimable fabulation. La mythologie n'est pas une maladie du langage ; elle est le langage même, le jaillissement spontané de la parole, l'élan de l'imagination qui prête à la source le rire argentin de la Naïade. Et en nous, le vieux rêve ancestral ne vit-il pas ? Ne sentons-nous pas, mouvante et profonde, s'agiter en nous une infinie légende, diverse comme la personne, dialogue intérieur, imagination créatrice, extase mystique, invisible Protée, joie ou tourment de l'âme ?

Parole et langage vivent au centre du moi, au centre de la société. Que la pensée s'évade de l'univers des sons, où l'homme, dès l'enfance, s'enferme ; elle retrouve le moi, et l'homme se

connaît. Si les mots ne sont ni vides de sens, ni déliés de toute syntaxe, le poète ne croit plus que, phénomènes sonores ou graphiques, ils doivent, au hasard de la forme des lettres ou du son des syllabes, suggérer des images laborieuses ou obscures. Le maître sait discipliner le bavardage et muer la parole intérieure en discours, en pensée. Affranchies de l'espace, du temps, les langues ont autonomie et réalité ; et le linguiste, dénonçant le perpétuel anachronisme de l'étymologie, oppose aux langues multiples l'unité de l'esprit, source de liberté, principe d'union.

Proclamons, avec Thésée, dans les *Suppliantes*, que la vie est bonne et rendons grâce au Dieu qui nous a donné la raison, d'abord, puis la parole, messagère de la pensée, interprète des choses et de nous-mêmes, démon bienfaisant qui a créé la cité, la philosophie et la religion, l'art et la science, brillants sanctuaires de notre jeune expérience, austères asiles des découvertes à venir.

Jean ZEVACO

(1888-1944)

Agrégé de grammaire (1911)

Professeur à Buffon (de 1931-1932 à 1935-1936)